

LISTE DES CARTES

(Cartographie : © EdiCarto)

1. L'Ukraine à la veille de la bataille (début mai 1942)
2. Le plan Timochenko-Bagramian (29 avril 1942)
3. Le plan de l'opération « Fridericus II » (fin avril-début mai 1942)
4. L'évolution des combats au nord (12-16 mai)
5. L'évolution des combats au sud (12-16 mai)
6. La contre-offensive de Kleist (opération « Fridericus », 17-22 mai)
7. La réduction de la poche (23-27 mai)
8. L'exploitation de la victoire : opérations « Wilhelm » et « Fridericus II »

AVANT-PROPOS

Nommer une bataille

La bataille de Kharkov est planifiée, engagée et perdue par les Soviétiques entre le 12 et le 28 mai 1942. Le « sac opérationnel », pour reprendre l'expression du maréchal Chapochnikov, d'où se sont élancées les forces de Timochenko, s'est retourné sur elles comme un gant, les a emprisonnées, comprimées puis concassées jusqu'à complète annihilation. C'est un cas spectaculaire d'offensive qui tourne à la déconfiture complète de l'assaillant. L'affaire se joue au onzième mois du conflit germano-soviétique, soit au quart de sa durée totale. L'échec de l'opération « Barbarossa », acquis depuis à peine cinq mois, occupe encore les esprits, et ses conséquences déterminent les décisions qui mènent à Kharkov. La bataille a pour théâtre l'Ukraine orientale, territoire d'une guerre dans la guerre, où les deux adversaires investissent sans relâche la meilleure moitié de leurs forces entre le printemps de 1942 et celui de 1944. Avec six batailles livrées pour sa possession en vingt-deux mois, Kharkov est la ville la plus disputée du conflit germano-soviétique, et même de toute la Seconde Guerre mondiale. Aussi est-il nécessaire

de lui accoler un millésime pour savoir de laquelle on parle : on y a vendangé le sang une fois en 1941, deux fois en 1942 et trois fois en 1943. La troisième bataille de Kharkov est l'objet de ce livre.

La bataille au sens classique, c'est-à-dire, *lato sensu*, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, obéit souvent au principe défini par Boileau pour le théâtre en conjuguant unité de lieu, de temps et d'action. Dans la Grande Guerre patriotique, acception soviétique puis russe du conflit avec le Reich, la bataille ne se joue plus en une révolution solaire et sur un champ qu'une estafette pourrait parcourir en deux heures : même si on la compare aux plus grandes des batailles classiques, Leipzig (1813) ou Gettysburg (1863), ses dimensions paraissent hypertrophiées. Pour autant, par sa durée, son étendue, ses moyens humains et matériels, la bataille de Kharkov ne se laisse pas mesurer avec le même étalon géant que celles de Smolensk (été 1941), Moscou (décembre 1941-janvier 1942), Stalingrad (septembre 1942-février 1943), Koursk (été 1943) et Berlin (avril-mai 1945), pour nous borner aux événements auxquels l'usage a laissé la dénomination de bataille. Si l'on y inclut ceux qui sont passés directement dans l'histoire comme des « opérations » (« Mars », « Koutouзов », « Souvorov », « Bagration », etc.), Kharkov sombre dans le classement des grands affrontements. Voici donc, à l'échelle du conflit germano-soviétique, une bataille d'envergure moyenne, jouée sur 2 500 km² – la superficie de l'île de la Réunion, un confetti à l'aune de l'aire balayée par la bataille de Moscou (200 000 km²) ou par l'opération « Bagration » (350 000 km²). Six armées soviétiques y ont pris part, la moitié de celles qui peuvent prétendre avoir gagné à Stalingrad ou à Moscou, le tiers de celles qui feront « Bagration » (juin-août 1944).

Quant à la durée, les dix-sept jours de Kharkov ne représentent qu'un battement en comparaison des cent quarante-quatre jours de Stalingrad.

Comment nommer ce qui s'est passé en mai 1942 dans l'est de l'Ukraine ? Les sources allemandes évoquent le plus souvent la « bataille de Kharkov », sans plus de précision. Les communiqués¹ de la Wehrmacht parlent de « bataille pour Kharkov » ou « autour de Kharkov ». On relève aussi, en juin, « bataille d'Izium-Koupiansk », élargi, cinquante ans plus tard, par l'historien Bernd Wegner en « batailles dans la région de Kharkov-Izium-Koupiansk² », le pluriel indiquant que l'auteur ne dissocie pas les affrontements de mai de ceux de juin 1942. Quoi qu'il en soit du terme géographique qu'on lui accole, Kharkov la troisième constitue bien du point de vue allemand une « bataille », avec, parfois, la précision « bataille défensive³ » ou « bataille à fronts renversés⁴ » (*Kesselschlacht*).

Il n'en va pas de même chez les Soviétiques. Certes, l'on trouvera des historiens russes pour parler de « bataille » (*bitva*) de Kharkov par habitude ou commodité de langage. En revanche, rien de tel dans les documents de l'époque ni dans les articles d'histoire militaire. Dans sa correspondance avec la Stavka⁵, le 28 avril 1942, Timochenko désigne l'affrontement à venir par ce long intitulé : « Opération pour la prise de la région de Kharkov et offensive consécutive dans les directions de Dniepropetrovsk, Sinelnikovo⁶. » Avec plus de sobriété, dans ses Mémoires⁷, le maréchal Joukov, à l'instar du maréchal Bagramian⁸, nomme l'affaire « opération de Kharkov », ou « opération offensive de Kharkov », de même que le maréchal Moskalenko, qui y commandait une armée et n'était alors que général⁹. En bon chef d'état-major, le

maréchal Vassilevski emploie le terme « opération de Barvenkovo-Kharkov¹⁰ », incluant le nom de la localité qui sert de base avancée.

Avant d'expliquer cette différence de dénomination en allemand et en russe, deux remarques. La bataille *de* Kharkov n'est pas une bataille *à* Kharkov : la grande ville ukrainienne n'a pas connu de combats sur son territoire, en dehors de quelques bombardements aériens. Le feu de l'artillerie ne s'est pas approché à moins de 10 km de ses faubourgs nord et sud. Il s'agit bien, en revanche, d'une bataille *pour* Kharkov, mais pas uniquement. Les chefs soviétiques nourrissent en effet de plus vastes desseins, en direction de Dniepropetrovsk et du carrefour ferroviaire le plus important de l'Ukraine du Sud, Sinelnikovo. Le nom propre de la bataille ne vient donc pas du territoire sur lequel elle s'est déroulée, mais d'un des objectifs qu'un camp entendait atteindre et l'autre lui refuser.

L'utilisation du terme « bataille » ne pose pas de problème conceptuel aux Allemands, qui n'ont, par exemple, jamais renoncé à rechercher la « bataille décisive » chère à Napoléon, celle qui sonne par K.-O. la fin de la guerre ou, au moins, de la campagne. Les théoriciens soviétiques, en revanche, y voient un vocable du passé qui désigne un engagement « sur un seul point dans l'espace et un seul point dans le temps¹¹ ». Les batailles napoléoniennes obéissaient – et encore, de moins en moins – à cette définition. Depuis le milieu du XIX^e siècle, le mot s'est trouvé déclassé par l'extension de l'affrontement en un point unique en affrontements à deux dimensions (la ligne de front continue) puis à trois dimensions (la profondeur des dispositifs amis et ennemis) et même à quatre dimensions si l'on inclut l'espace aérien. De façon caractéristique, on ne trouve pas le mot « bataille » (*bitva*) dans l'ouvrage du théoricien

et, brièvement, chef de l'État-Major général Vladimir Triandafillov, *La Nature des opérations des armées modernes*, publié pour la première fois en 1929 et devenu le bréviaire des officiers rouges. Selon le contexte, « bataille » est remplacé dans ce texte par « combat » (*boy*), « engagement » (*srazheniye*¹²) ou par une demi-douzaine de termes plus précis. La troisième bataille de Kharkov, pour les Soviétiques, constitue donc une opération, avec son enchaînement caractéristique de séquences. La prise de la cité n'était que la première. Cette opération est inséparable de l'intention stratégique qui lui a donné naissance selon la formule tripartite du théoricien Alexandre Sviétchine : « La tactique constitue les pas à partir desquels s'assemblent les bonds opérationnels. La stratégie montre le chemin que doivent suivre ces bonds¹³. »

En toute rigueur, si l'on veut coller à la pensée militaire soviétique, ce qui s'est joué autour de Kharkov en mai 1942 devrait se nommer « opération de Kharkov-Dniepropetrovsk-Sinelnikovo », en insistant ainsi sur ses objectifs clés. Par pure commodité, néanmoins, je persiste à donner à cette série complexe d'événements déployés dans le temps et l'espace le nom classique de bataille, bien que, dans son essence, celle-ci soit au contraire concentrée dans le temps et l'espace. Le mot, chargé de sens par un usage séculaire, offre l'avantage d'exhaler un parfum dramatique, bien adapté à ce que fut Kharkov pour le soldat soviétique : un horrible drame.

Discrète par ses dimensions et l'intérêt que lui ont porté les historiens, la troisième bataille de Kharkov mérite pourtant l'étude. Elle est le dernier désastre soviétique¹⁴ si l'on prend pour mesure le nombre de prisonniers et d'unités détruites à 100 % ; elle est également le dernier grand encerclement¹⁵ (*Kesselschlacht* ou *Kessel*) réussi par la

Wehrmacht¹⁶ après ceux de Pologne (1939), des Flandres et des Vosges (1940), de Minsk (juin 1941), de Kiev (septembre 1941), de Viazma et de Briansk (octobre 1941). Elle constitue, dans ce genre qu'affectionnent les généraux allemands, un cas unique de *Kessel* généré au cours d'une opération défensive, sans détenir l'initiative au départ. Sur le plan psychologique, la victoire de Kharkov a un retentissement considérable dans une Wehrmacht mal guérie du traumatisme de l'hiver 1941-1942. Ses conséquences stratégiques sont si considérables que l'on peut se demander si Stalingrad aurait eu lieu sans elle.

De façon classique, nous analysons successivement les « causes » de la bataille puis son phrasé chronologique, jour par jour, enfin ses conséquences opérationnelles et stratégiques, le récit et l'analyse s'entremêlant. Nous prolongeons par un exposé des suites qu'elle a eues sur les acteurs les plus importants. Nous pèserons l'intérêt des historiens pour l'opération ainsi que la mémoire qu'en ont gardée les deux peuples en lutte (plus que deux, en réalité, dans le cas de la Fédération soviétique : la bataille est autant ukrainienne que russe, pour ne parler que des deux nationalités les plus représentées dans les unités). L'enregistrement de cet écho mémoriel, qu'il soit fanfare ou bruissement, constitue l'une des caractéristiques majeures de la collection « Champs de bataille », de même qu'un appareil cartographique important et un ordre de bataille.

Les sources primaires utilisées sont, pour la partie soviétique, la correspondance entre la Stavka, la Direction stratégique du Sud-Ouest et les Fronts¹⁷. À laquelle s'ajoute une étude réalisée en 1951 par l'État-Major

général de l'armée soviétique, déclassifiée en 1964, précieuse pour son récit des combats au jour le jour et pour l'évolution de l'ordre de bataille. Côté allemand, je me suis appuyé sur les journaux de guerre (*Kriegstagebuch*, KTB en abrégé) des différentes formations. Tenus chaque jour et presque heure par heure par un clerc d'état-major, ces journaux valent pour la description des événements affectant la formation, mais aussi pour les nombreux appendices qui renvoient à des états de pertes, des rapports des différents services, etc. Je me réfère exclusivement aux KTB microfilmés par la National Archives and Records Administration (NARA). Les Mémoires et journaux personnels des participants ont été mis à profit, abondants du côté des chefs soviétiques, plus rares chez les Allemands. L'on trouvera en fin de volume la liste complète des matériaux utilisés.

Les indications météorologiques proviennent du journal de guerre de la 1^{re} armée panzer. Les références topographiques sont prises sur la carte soviétique au 1/200 000 levée en 1966-1968, revue en 1981. Il a été tenu compte de la modification du cours du haut Donetz consécutive à des aménagements hydroélectriques d'après-guerre ainsi que de l'extension urbaine au sud de Kharkov et autour de Slaviansk. Les noms des toponymes utilisés dans le texte sont tirés de cette carte. Ils sont en russe et non en ukrainien. Je remercie Lasha Otkhmezuri pour ses nombreuses traductions du russe et sa découverte des souvenirs de Lev Maïdanik. Ma gratitude va également à Daniel Feldmann, qui a bien voulu mettre à ma disposition la richesse de son fonds d'archives NARA.

Le présent volume est le premier de la collection « Champs de bataille ». Son ambition est, à condition que l'état des sources le per-

mette, de dépasser l'histoire-bataille classique, qui, si elle a eu ses mérites, délaissait ou méconnaissait trop d'éléments jugés aujourd'hui importants, sans parler de l'apport de disciplines auxiliaires comme l'archéologie ou l'anthropologie, qu'elle ignorait. Dans la mesure du possible, cet ouvrage et ceux qui le suivront tenteront d'adjoindre le regard, la motivation, l'expérience des combattants au point de vue panoptique, ou supposé tel, du commandement. Ils auront également et surtout à cœur de vérifier que la « colline » en haut de laquelle se tient le chef est en partie, mais en partie seulement, une construction de papier, artificielle et postérieure à l'événement, due aux historiens, aux mémorialistes ou aux services historiques des armées. Beaucoup de ce que l'on croit ainsi savoir de la bataille de Kharkov, du côté soviétique, est raconté par les maréchaux Bagramian et Moskalenko trente ans plus tard à partir de l'étude officielle de 1951, et additionné de leur plaidoyer personnel. Dans la semaine suivant le désastre, ils auraient été bien en peine de produire un récit aussi articulé. L'objet « bataille de Kharkov » n'est pas un fait brut, une donnée *a priori*, entièrement consistante et irréfutable. Le récit livré ici est une tentative de reconstruction de cet objet, sujette à des choix et contrainte par les sources que j'ai pu atteindre. Ceux qui parlent à travers moi sont essentiellement les chefs et les clercs rédacteurs des journaux d'unités, mais aussi, sans que je le veuille toujours, les historiens qui m'ont précédé sur le sujet. Ceux qu'on n'entend pas représentent 99,99 % du million d'hommes qui se sont affrontés et 100 % des quelques milliers de civils soviétiques demeurés, pour leur malheur, dans la zone des combats. Je me garde de l'oublier.

PREMIÈRE PARTIE

STRATÉGIES

L'Union soviétique a entamé l'opération « Barbarossa » sans alliés, avec une armée en chantier et une économie incapable de livrer certains produits indispensables à la guerre moderne. Six mois plus tard, alors que commence l'année 1942, sa situation stratégique s'est transformée. Elle a gagné les deux alliés les plus puissants de la terre, les États-Unis et l'Empire britannique, et reçu de ceux-ci, sous la forme de la loi prêt-bail, la promesse d'une aide massive en produits de haute valeur. Sur le terrain, elle a encaissé, au prix d'un flot de sang, le premier choc et infligé sous Moscou un revers hivernal à la Wehrmacht. Un second choc, Staline le sait, se produira avec le retour des beaux jours. Comment l'absorber et survivre encore une année, sachant que l'appui allié ne se fera vraiment sentir qu'au tournant de 1942-1943 ? Pour le Troisième Reich, la situation est inverse : l'ennemi est toujours debout alors que l'outil militaire s'est détérioré ; l'économie a perdu les ressources qu'avait assurées le pacte Ribbentrop-Molotov du 23 août 1939. Jeter l'éponge ou chercher un accommodement

n'étant pas des fonctions implantées dans le logiciel hitlérien, il n'y a pas d'autre solution que d'entamer un second round. Comment faire pour qu'il donne la victoire refusée sous de meilleurs auspices ? Les deux situations ne sont pas symétriques. Alors que Hitler, faute de temps, n'a d'autre choix que d'attaquer, Staline ne sait pas vraiment quoi faire du répit gagné. La bataille de Kharkov naît de la rencontre de l'incertitude de Staline et de la certitude de Hitler.